



Recueil biographique :

Aux origines des noms d'unités de
fusiliers marins et commandos marine





INTRODUCTION	3
PARTIE 1. Les unités de fusiliers marins baptisées du nom d'un Compagnon de la Libération du 1er Bataillon et du 1er Régiment de fusiliers marins	4
1. GFM Atlantique : Bataillon de fusiliers marins « Amyot d'Inville »	4
2. CIFUSIL Cherbourg : Compagnie de fusiliers marins « Le Goffic »	6
3. CIFUSIL Ile Longue : Bataillon de fusiliers marins « de Morsier »	8
4. CIFUSIL France Sud : Compagnie de fusiliers marins « Colmay »	10
5. CIFUSIL Lanvéoc : Compagnie de fusiliers marins « Bernier »	11
6. CIFUSIL Rosnay : Compagnie de fusiliers marins « Le Sant »	13
7. CIFUSIL Sainte-Assise : Compagnie de fusiliers marins « Morel »	14
8. GFM Méditerranée : Bataillon de fusiliers marins « Détrayat »	16
PARTIE 2. Compagnie de fusiliers marins baptisée du nom d'un fusilier marin reposant au Mont Valérien	17
9. CIFUSIL Lann-Bihoué : Compagnie de fusiliers marins « Brière »	17
PARTIE 3. Les unités commandos baptisées du nom d'un commando du 1er Bataillon de fusiliers marins et commandos ou d'un commando mort en Indochine	19
10. Commando François (dissous en 1953) : Jacques François	19
11. Commando Hubert : Augustin Hubert	20
12. Commando Jaubert : François Jaubert	22
13. Commando Kieffer : Philippe Kieffer	24
14. Commando de Montfort : Louis de Montfort	26
15. Commando de Penfentenyo : Alain de Penfentenyo	28
16. Commando Ponchardier : Pierre Ponchardier	31
17. Commando Trépel : Charles Trépel	34
Indications bibliographiques	37



Ce livret est à destination des élèves et permanents de l'Ecole des fusiliers marins. Il a été rédigé dans un but pédagogique pour inciter le lecteur à découvrir le parcours exceptionnel des hommes, fusiliers marins et commandos, qui, par leurs actions et leur engagement au combat, ont un jour fait briller la spécialité et font la fierté des marins d'aujourd'hui.

Depuis septembre 2020, les compagnies de fusiliers marins portent le nom d'un fusilier marin de la France Libre fait Compagnon de la Libération. Elles sont actuellement au nombre de neuf, réparties sur l'ensemble du territoire. Les noms ont été choisis pour insuffler aux jeunes volontaires le goût de la tradition et pour servir de modèle tout au long de leur carrière au sein de ces unités.

Les unités de commandos marine portent quant à elles le nom d'un commando mort pour la France lors des combats de la Seconde Guerre mondiale en servant au sein du 1er Bataillon de fusiliers marins et commandos. D'autres noms renvoient à des commandos morts pendant la guerre d'Indochine qui a duré de 1946 à 1954. Chacun des noms alloués aux unités rappelle l'histoire brillante et héroïque de ces marins qui ont servi pour une France libre et glorieuse jusqu'au sacrifice.



PARTIE 1

LES UNITES DE FUSILIERS MARINS BAPTISEES DU NOM D'UN COMPAGNON DE LA LIBERATION DU 1^{er} BATAILLON ET DU 1^{er} REGIMENT DE FUSILIERS MARINS

1. GFM Atlantique : Bataillon de fusiliers marins « Amyot d'Inville »



Hubert Amyot d'Inville naît le 1^{er} août 1909 à Beauvais dans l'Oise. Il est issu d'une vieille famille de la noblesse de robe française. Adolescent, il souhaite intégrer la Royale mais des problèmes de santé le contraignent à choisir la Marine marchande. En 1939, au moment de la mobilisation, il est employé par la Compagnie des Messageries maritimes comme capitaine au long cours sur la ligne Marseille-Madagascar. Enseigne de vaisseau de réserve, il est rappelé dès le mois de juin 1940 pour servir dans la Marine de guerre. Il reçoit le commandement du dragueur de mines, *La Trombe*, à

bord duquel il prend part à la défense et à l'évacuation des Anglais à Dunkerque. Pendant l'opération, son bâtiment qui assurait la garde des chenaux du port est coulé par l'aviation allemande. Rescapé, Hubert Amyot d'Inville est cité une première fois à l'ordre de l'Armée.

Au moment de l'armistice de juin 1940, il est à la tête d'une vedette lance-torpilles. Il décide de rallier Londres pour s'engager dans les Forces navales françaises libres le mois suivant. Sur place, il reçoit le commandement de la 3^{ème} compagnie du 1^{er} Bataillon de fusiliers marins (1^{er} B.F.M.) constitué sous le commandement du lieutenant de vaisseau Détrouyat dont il devient le second. Il est promu capitaine de corvette un an seulement après avoir reçu ses galons de lieutenant de vaisseau.

En juin 1941, le 1^{er} B.F.M. prend part aux combats fratricides pour le ralliement de la Syrie durant lesquels le commandant Détrouyat est tué par un vichyste. Grièvement blessé lui aussi en juin 1941, Hubert Amyot d'Inville se rétablit et succède à ce dernier à la tête de l'unité. Dans son livre *Amyot d'Inville : Quatre frères pour la France*, Patrick de Gmeline le décrit en ces termes :

« Amyot a déjà conquis ses hommes mais son image va au-delà. Avec sa silhouette élancée, ses lèvres minces mais souriantes, son regard perçant, son nez aquilin, son crâne osseux, il a une dégaine bien particulière, toujours en mouvement, très service-service, mais



une chaleur humaine qui le fait aimer par tous ceux qui l'approchent.

Et, pour ces garçons plutôt jeunes mais brutaux, sa personnalité d'aristo ne cachant pas sa foi et son esprit chrétien évoque un peu un chevalier du Moyen-Âge suivi de ses écuyers et de ses gens d'armes. Et ce n'est que le début de l'aventure qui va les rapprocher pendant trois années de combats¹ ».

Transformé en bataillon de D.C.A., l'unité assure la défense antiaérienne de la côte libanaise. Intégrés à la 1^{ère} Brigade Française libre du général Koenig, ils rejoignent le front libyen en janvier 1942.

Ils y rencontrent pour la première fois l'ennemi allemand lors de la bataille de Bir-Hakeim au mois de mai de la même année. Le bataillon est équipé des canons britanniques « Bofors » parvenus sur site dix jours avant le début des hostilités. Cette victoire vaut à l'unité d'être citée à l'ordre de l'Armée. Les hommes sont ensuite engagés en octobre 1942 à El Alamein puis en Tunisie. Patrick de Gmeline évoque cette période en ces termes :

« A force de persévérance, de patience, de diplomatie, de ruse aussi, il [Hubert Amyot d'Inville] est parvenu à équiper son unité de mer en D.C.A. Il a gagné chaque canon, chaque véhicule, chaque arme contre la force d'inertie des bureaux.

[...] Il est marin dans les plus petits détails : ainsi même en plein désert, sa popote respecte les traditions de la Royale et il ne manque pas de faire des réflexions les plus aigres aux officiers d'autres unités, invités à sa table, qui arrivent en tenue trop négligée ou, pire, mal rasés² ».

Le 17 août 1943, grâce à l'arrivée de volontaires d'Afrique du Nord, le Bataillon se transforme et devient le 1^{er} Régiment de fusiliers marins (1^{er} R.F.M.). Débarqué à Naples le 27 avril 1944, le 1^{er} R.F.M. prend l'avant-garde de la 1^{ère} Division française libre (1^{ère} D.F.L.) anciennement brigade. Il abandonne de fait son rôle de D.C.A. pour devenir unité blindée de reconnaissance divisionnaire. Les combats sont rudes, la lutte est âpre mais les chars du régiment finissent par enfoncer le dispositif ennemi.

Promu au grade de capitaine de frégate depuis peu, Hubert Amyot d'Inville trouve la mort en sautant sur une mine avec sa jeep, le 10 juin 1944 devant Montefiascone, non loin de Viterbo où il est inhumé. Amyot d'Inville laisse à la postérité le souvenir d'un chef calme et clairvoyant même lors de l'épreuve du feu. Ses hommes le surnommaient tendrement « L'Astuce », les hommes de la Division « Amiral ».

¹ Gmeline (de) Patrick, *Amyot d'Inville : Quatre frères pour la France*, éditions Charles Hérissey, 2004

² *Ibid.*



Amyot d'Inville est fait chevalier de la Légion d'honneur. Il est décoré de la croix de guerre 39-45 avec palme, de la médaille de la Résistance et de la médaille coloniale. Il est fait Compagnon de la Libération par décret du 09 septembre 1942. La famille Amyot d'Inville paiera un lourd tribut pendant la guerre. En plus de perdre leur fils Hubert, les parents perdront aussi ses deux frères, Jacques et Gérald morts pendant les combats en Tunisie et en déportation. Seul Guy, grièvement blessé pendant la bataille de France et fait prisonnier, survivra à la guerre.

2. CIFUSIL Cherbourg : Compagnie de fusiliers marins « Le Goffic »



Pierre Le Goffic naît le 2 janvier 1912 à Perros-Guirec dans les Côtes d'Armor. Il est l'un des parents de Charles Le Goffic, historiographe de la bataille de Dixmude et petit-fils et neveu de marins. Très tôt, il s'engage dans la Marine nationale. Au moment de l'arrivée des Allemands aux portes de Lorient en juin 1940, il sert comme second-maître instructeur à l'École des fusiliers marins.

Face à la menace et resté seul gradé de l'école, il embarque à la tête d'un groupe de jeunes élèves à bord d'un canot destiné aux écoles de nage amarré dans la darse pour rejoindre l'Angleterre. A défaut de pouvoir emmener le drapeau, il emporte avec lui la fourragère rouge remise par le maréchal Foch au drapeau des fusiliers marins à la suite de la bataille de Hailles au printemps 1918. Par chance, le petit groupe croise au large de l'île de Groix un cargo venu de La Rochelle en partance pour l'Angleterre qui vient à sa rencontre.

Arrivé à Londres, Le Goffic se présente au centre de ralliement des Français libres. En remplissant son formulaire, il émet le vœu de servir au sein d'une unité de fusiliers marins qui n'existe pas encore. Avec le lieutenant de vaisseau Detroyat et l'enseigne de vaisseau Amyot d'Inville, il propose à l'amiral Muselier, commandant en chef des Forces navales Françaises libres, la création d'un bataillon de fusiliers marins. L'idée est acceptée, le 1^{er} B.F.M. voit le jour. De nombreux volontaires de toute spécialité se pressent pour le rejoindre : manœuvriers, fourriers, canonnières et matelots d'équipage.

Participant à toutes les campagnes de son unité, Pierre Le Goffic reste affecté à la 2^{ème} compagnie tout du long. Après l'échec de l'expédition devant Dakar, il prend part à la campagne de ralliement du Gabon à la France libre en novembre 1940. Il se bat ensuite contre les troupes vichystes en Syrie en juin 1941.

Devenus unité de D.C.A., en charge de la défense antiaérienne de la 1^{ère} Brigade française libre (1^{ère} B.F.L.) sous les ordres du général Koenig, les hommes du



bataillon participent aux rudes combats de Bir-Hakeim dans le désert libyen du 27 mai au 11 juin 1942.

Le Goffic occupe alors la place de chef de section de la 1^{ère} batterie du bataillon, et participe à l'expédition de Rotonda Signali le 1^{er} juin. C'est à la suite de cette bataille que le fanion du bataillon reçoit sa première croix de guerre et que l'unité est autorisée à porter la fourragère rouge par l'amiral Muselier.

Pour son action, Le Goffic reçoit la croix de guerre avec palme et la citation suivante :

« Chef de la section de D.C.A., entraîneur d'hommes d'une grande bravoure. Le 1^{er} juin 1942, étant en patrouille aux environs de Rotonda Signali, a engagé avec une grande énergie une importante formation d'avions ennemis *Messerschmidt 110* attaquant nos colonnes, et abattu deux appareils. Bien que harcelé par les avant-gardes ennemies au cours de cette patrouille, a ramené ses deux pièces à Bir-Hakeim à travers un terrain particulièrement difficile. Lors de la sortie de cette position dans la nuit du 10 au 11 juin 1942, a réussi à ramener une de ses pièces, malgré le feu intense ennemi. »

Promu premier maître fusilier, il combat à nouveau à El Alamein en Egypte en octobre 1942.

Devenue 1^{er} Régiment de fusiliers marins en 1943, l'unité se transforme en unité de reconnaissance blindée. Passé chef de groupe de chars légers, Le Goffic débarque en avril 1944 à Naples en Italie. Il s'illustre tout particulièrement lors des opérations du Garigliano et du Liri. Il se distingue à la bataille de San Giorgio en n'abandonnant que sur ordre ses véhicules immobilisés par des tirs d'armes automatiques et d'antichars. Il est promu officier des équipages de 2^{ème} classe à l'issue de la campagne d'Italie.

Le 16 août, il débarque en Provence avec ses hommes. Rapidement, il prend part à la libération de la ville de Toulon. Lors d'une attaque le 22 août près du château Saint-Michel, sur la route de Hyères, il descend de son char pour repérer les nids de mitrailleuses allemandes. Remonté sur son char pour diriger le feu contre l'ennemi, il est tué d'une balle en plein cœur.

Il meurt des suites de ses blessures le 22 août 1944 à La Crau. Il est fait Compagnon de la Libération par décret du 20 novembre 1944. Fait chevalier de la Légion d'honneur, il reçoit la citation suivante :

« Officier des équipages de la plus haute valeur morale, a toujours été depuis 1940 sans une seule défaillance un exemple d'énergie, de probité, de volonté, de courage. Tué le 22 août 1944 en appuyant avec son peloton de chars une attaque d'infanterie au sud de La Valette (Var). Figure symbolique du régiment, sa mort est une



perte non seulement pour ses compagnons d'armes, mais pour le pays. Déjà cité trois fois. Croix de la Libération. Médaille militaire. Cette nomination comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme. »

Il est décoré de la médaille militaire, de la croix de guerre 1939-1945 avec quatre citations, de la médaille de la Résistance avec rosette, de la médaille coloniale et de la médaille des services volontaires de la France libre.

3. CIFUSIL Ile Longue : Bataillon de fusiliers marins « de Morsier »



Pierre de Morsier naît le 5 janvier 1908 à Genève en Suisse.

Il effectue son service militaire dans la Marine comme élève officier de réserve en 1929 puis comme aspirant en 1930. Il est successivement affecté sur le cuirassé *Voltaire*, le porte-avions *Béarn* et à la 3^{ème} flottille d'avisos. Rendu à la vie civile en mai 1931, il obtient son brevet de capitaine au long cours et sert dans la Marine marchande. En 1934, enseigne de vaisseau de 1^{ère} classe de réserve, il entre au service de la société Les Pétroles d'Outre-Mer en qualité de capitaine en second. Il navigue

sur toutes les mers et en 1935, publie une note critique intitulée « Les bancs de Terre-Neuve » dans les *Annales de Géographies* qui rappelle les enjeux de la cartographie dans le cadre des explorations océanographiques. Il tient aussi durant cette période un journal photographique, un carnet de voyage de 300 photographies, aujourd'hui conservé par la société *French Lines & Compagnies*.

Au début de la guerre, il est mobilisé au 5^{ème} Bureau de l'Etat-major général de la Marine dans la section n°1 des renseignements jusqu'en janvier 1940. En février, il est chargé de ralentir le ravitaillement de l'Allemagne en pétrole roumain *via* le Danube. Au mois de mai suivant, il participe à la Mission militaire française à Bucarest. Il est à Istanbul quand il apprend la signature de l'armistice. Il décide alors de rejoindre les troupes anglaises qui se battent en Syrie et au Liban.

Pierre de Morsier rallie Beyrouth le 6 juillet 1940 qu'il veut quitter après l'affaire de Mers-el-Kébir. Il embarque dans la nuit du 27 au 28 septembre pour rejoindre la Palestine. De là, il rejoint Alexandrie pour s'engager dans les Forces françaises libres. En décembre 1940, il gagne Londres en contournant l'Afrique *via* Le Cap sur un cargo britannique. Il est nommé commandant en second du cuirassé *Courbet* puis commandant en second du contre-torpilleur *Léopard*.

Transféré à l'Etat-major de Londres, il reçoit en avril 1941 le commandement de la corvette *Lobelia* basée à Greenock en Ecosse. Pendant deux ans, de juin 1941 à juin



1943, il mène à son bord des opérations d'escortes de convoi. Au plus fort de la guerre sous-marine dans l'Atlantique nord, il recueille de nombreux naufragés des bâtiments coulés par *U-Boot*. Le 7 février 1943, il coule le *U-609*. Il publiera à la fin de sa vie, en 1972, un livre intitulé *Les Corvettes de la France Libre* qui retrace l'histoire des neuf corvettes de la France libre engagées dans la bataille de l'Atlantique. Il y témoigne de son expérience et des difficiles conditions de vie des escorteurs de convois. Il y relate aussi la lutte acharnée menée par les équipages pour contrer les sous-marins allemands.

Promu lieutenant de vaisseau en septembre 1942, de Morsier est affecté au 3ème Bureau de l'Etat-Major général de la Marine à Alger du 31 août au 1er novembre 1943. C'est à sa demande qu'il rejoint ensuite le 1er Régiment de fusiliers marins (1er R.F.M.), unité blindée de reconnaissance, placé sous les ordres du capitaine de corvette Amyot d'Inville. Avec ses camarades, il est de toutes les campagnes.

Après un entrainement soutenu, le 1er R.F.M. débarque à Naples en avril 1944 et se trouve confronté à de violents combats à Garigliano et Radicofani. Le pacha est tué à Montefiascone le 10 juin. Pierre de Morsier prend alors le commandement du 1er R.F.M. C'est sous son autorité que les hommes débarquent à Cavalaire en Provence le 16 août et prennent part à la libération des villes de Toulon, Hyères Lyon, puis Autun. Le régiment fait la jonction avec la 2ème Division Blindée (2ème D.B.) débarquée en Normandie, à Châtillon-sur-Seine le 12 septembre. Ils se battent encore pendant la campagne des Vosges puis d'Alsace avant de poursuivre leur marche victorieuse vers le Rhin jusqu'en mai 1945.

Démobilisé le 1er septembre 1945, il est rappelé le 1er février 1946 comme chef du bureau « Etudes » à l'état-major de l'amiral commandant les écoles de la Marine. Il embarque ensuite sur le porte-avions *Dixmude* en qualité de second du 5 septembre 1947 au 2 août 1948 pour combattre en Indochine.

De Morsier quitte la Marine en 1948 avec le grade de capitaine de frégate de réserve pour poursuivre une carrière dans le civil. Il occupe un poste au secrétariat patronal de Lausanne puis devient secrétaire de l'Institut de Lavigny, centre neurologique et éducatif, au sein duquel il traite des questions humaines, éducatives et sociales. Il prend sa retraite en février 1973.

Pierre de Morsier décède le 18 septembre 1991 à Perroy en Suisse. Il est fait Compagnon de la Libération par décret du 17 novembre 1945. Elevé au rang de commandeur de la Légion d'Honneur, il est décoré de la croix de guerre 1939-1945 avec trois citations et de la *Distinguished Service Cross*.

3 Morsier (de) Pierre, « Les bancs de Terre-Neuve », *Annales de géographie*, 1935, pp. 642-645. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/geo_003_4010_1935_num_44_252_11225



4. CIFUSIL France Sud : Compagnie de fusiliers marins « Colmay »



Constant Colmay naît le 14 octobre 1903 à Saint-Pierre-et-Miquelon au sein d'une famille de marins pêcheurs. Elevé à Pleurtuit près de Saint-Malo, il s'engage dans la Marine en 1922 par devancement d'appel comme matelot et sert pendant trois ans dans l'aéronautique navale. Quartier-maître volant, il quitte l'institution et rejoint la Marine marchande pour servir de radio sur les chalutiers qui font la pêche à la morue dans l'Atlantique nord.

Au début de la guerre, il est mobilisé comme officier marinier radio à bord du chalutier armé *Tarana*. Présent en Angleterre au moment de l'appel du général de Gaulle, il est parmi les premiers volontaires à rallier la France libre.

Il est d'abord incorporé au groupe expéditionnaire envoyé devant Dakar à bord du *Westernland* fin septembre 1940 au sein duquel il assure les transmissions pour l'amiral commandant l'opération. Après avoir été débarqué au Cameroun à Douala, il rejoint le 1er Bataillon de fusiliers marins (1er B.F.M.) stationné en Libye au début de l'année 1942.

Déployée à Bir-Hakeim, son unité assure la défense anti-aérienne de la 1ère Brigade Française libre du général Koenig. Le capitaine de corvette Amyot d'Inville, commandant du 1er B.F.M., lui confie alors le commandement de la troisième section de la 2ème batterie. Il se distingue également à El Alamein, Tobrouk et en Tunisie. En septembre 1943, au moment de la transformation du bataillon en 1er Régiment de fusiliers marins (1er R.F.M.), Colmay est promu officier en second du 2ème escadron et devient l'adjoint du lieutenant de vaisseau Alain Savary. Avec son unité, il débarque en Italie en avril 1944. Il est remarqué pour son action lors des batailles de Pontecorvo et de San Andrea. Il est promu officier des équipages de 2ème classe.

En août 1945, il débarque en Provence et entreprend avec son unité devenue unité blindée de reconnaissance la libération de la France. A l'automne-hiver 1944-1945, Constant Colmay est engagé dans les Vosges puis en Alsace. Il participe brillamment aux combats pour la prise du pont de Marckolsheim et pour la libération de Colmar en février 1945. Il laisse pour la postérité un précieux témoignage écrit des événements publié dans la *Revue de la France Libre*⁴.

⁴ Colmay Constant, « Les fusiliers marins à Autun », *Revue de la France libre*, n° 63 et 65, décembre 1953 et février 1954. Disponible sur : <https://www.france-libre.net/fusiliers-marins-autun-colmay/>. Colmay Constant, « Les fusiliers marins en Alsace », *Revue de la France libre*, n° 70 et 71, juillet-août 1954 et septembre-octobre 1954. Disponible sur : <https://www.france-libre.net/fusiliers-marins-alsace-colmay/>



Promu officier des équipages de 1ère classe à la fin de la guerre, il est nommé, après la dissolution du régiment, à la tête d'un escadron de tradition de fusiliers marins, et participe à la guerre en Indochine. Le 26 janvier 1946, il se fait remarquer pendant les combats à Tan Uyen contre le Viêt Minh (organisation armée du Parti communiste vietnamien réclamant l'Indépendance).

A son retour en France, il est affecté à l'Ecole des fusiliers marins de Siroco en Algérie où il passe avec succès les certificats de commando et de parachutiste. Il retourne en 1954 en Indochine et revient deux années plus tard en métropole pour prendre le commandement de la compagnie de protection de Toulon jusqu'à sa mise en retraite. Atteint par la limite d'âge, il termine sa carrière comme conservateur du Mémorial du débarquement de Provence du Mont-Faron.

Constant Colmay décède à Toulon le 25 novembre 1965.

Il est fait commandeur de la Légion d'honneur et décoré de la médaille militaire, de la croix de guerre 1939-1945 avec neuf citations, de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieurs, de la médaille de la Résistance française avec rosette, de la croix du combattant, de la médaille de l'Aéronautique, de la croix du combattant volontaire de la guerre de 1939-1945 et de la *Bronze Star Medal*. Il est fait Compagnon de la Libération par décret du 20 novembre 1944.

5. CIFUSIL Lanvéoc : Compagnie de fusiliers marins « Bernier »



Fils de cheminot, Lucien Bernier naît le 30 août 1914 à Rennes en Ille-et-Vilaine. Il s'engage dans la Marine nationale en 1934.

Quartier maître de 2ème classe mécanicien à la 4ème Escadre de sous-marins de Brest, il décide de gagner l'Angleterre dès le mois de juin 1940 pour rallier les Forces françaises libres. Il est directement affecté au 1er Bataillon de fusiliers marins placé sous le commandement de Robert Detroyat au côté duquel il participe à l'expédition de Dakar, à la campagne du Gabon puis à la campagne de Syrie.

Promu second maître en avril 1942, il s'illustre tout particulièrement lors de la bataille de Bir-Hakeim en Lybie du 27 mai au 11 juin 1942 lors de laquelle s'opposent les troupes de la 1ère Brigade Française Libre du général Koenig et celles de l'*Afrika Korps* du général Rommel. Chef d'une pièce de D.C.A., Lucien Bernier assure brillamment avec les servants de sa pièce la défense du ciel de Bir-Hakeim et se montre exemplaire à son poste. Toujours au sein du 1er B.F.M., il participe aux combats à El Alamein en octobre 1942 puis en Tunisie en 1943.



Lucien Bernier débarque le 27 avril 1944 à Naples en Italie avec le bataillon devenu 1^{er} Régiment de fusiliers marins (1^{er} R.F.M.). Il se distingue une nouvelle fois comme chef de patrouille au moment de poursuivre l'ennemi dans la Vallée de Liri. Blessé à Pontecorvo le 20 mai 1944, il prend le temps de réorganiser tous ses éléments en défense avant de se faire évacuer.

Rétabli, il poursuit les combats et débarque en Provence, à Cavalaire-sur-Mer en août 1944. Le 19, il participe à une importante mission de déminage de la route sous un violent feu antichar et d'armes automatiques à Pierrefeu dans le Var. Son action lui vaut de recevoir la médaille militaire. Promu maître fusilier le 1^{er} septembre 1944, il reçoit une nouvelle citation pour sa participation à l'investissement de la ville d'Autun une semaine plus tard, le 8 septembre.

Il est tué d'une balle en pleine poitrine le 2 octobre 1944, au débouché de la forêt de Chérimont près de Champagny, lors d'une patrouille. L'officier des équipages, Constant Colmay, rapportes-en ces termes les circonstances de sa mort :

« Ronchamp, 2 octobre 1944. J'observe vers l'arrière et Bernier vient me rejoindre derrière l'arbre où je suis plaqué. Dans la nuit tombante, quelques silhouettes confuses apparaissent et disparaissent derrière un buisson. [...] Là, tout prêt, à 50 mètres une petite déclivité nous mettra à l'abri du tir ennemi et en posture de reconnaître nos poursuivants. Nous démarrons ensemble, mais en plein élan Bernier s'écroule. [...] Je suis prostré sur le corps de celui qui fut véritablement mon camarade et mon frère de combat. [...] Et puis d'un seul coup, je réalise et me redresse, les doigts crispés sur mon arme. Dans ce sombre coin de forêt silencieux depuis que se sont tues les dernières rafales de mitrailleuses, des cris et des piétinements se font entendre, de tous côtés et rapidement apparaissent ceux que j'avais l'habitude de voir dans tous les coups durs, les vieux compagnons de Bernier et les miens. [...] Il y a là réunie une partie de la vieille garde de l'Escadron, les bons à tout, les rescapés de vingt combats. Et tous ces marins avec qui on peut tout tenter parce qu'ils sont toujours prêts à tout donner, pleurent maintenant comme des gosses sur la dépouille du Maître Bernier qu'ils reconnaissent comme l'un des meilleurs, sinon le meilleur d'entre eux. [...] Et comble de l'ironie, le lendemain 3 octobre, alors que nous nous promettons de venger nos morts, l'ennemi décrochera sans combattre et nous nous emparerons sans mal de la mine à charbon où j'apprendrai qu'effectivement les boches, bien retranchés, m'y attendaient hier. [...] Dans l'après-midi, nous conduirons au cimetière de Villersexel la dépouille de notre camarade Lucien Bernier, maître mécanicien de réserve, mort pour la France à l'âge de trente-trois ans. Et cette croix de la Libération qu'il enviait tant, il l'obtiendra enfin, mais, à titre posthume . »

Lucien Bernier est inhumé à la Nécropole nationale de Rougemont dans le Doubs. Il est décoré de la médaille militaire, de la croix de guerre 1939-1945 avec trois



citations et de la médaille de la Résistance française. Il est fait Compagnon de la Libération à titre posthume par décret du 26 septembre 1945.

6. CIFUSIL Rosnay : Compagnie de fusiliers marins « Le Sant »



Georges Le Sant naît le 5 décembre 1914 à Messac en Ille-et-Vilaine.

A l'âge de 14 ans, il entre en formation à l'Ecole préparatoire de la Marine, puis intègre l'Ecole de Maistrance en 1931 avant de rejoindre l'année suivante l'Ecole des fusiliers marins. Affecté à la défense du Consulat de France, il sert en Chine de 1938 à 1939. Il revient en métropole en février 1940 à bord du *Savorgnan de Brazza* et combat dans la Manche jusqu'au mois de juin.

Au moment de l'armistice, il décide de rejoindre les Forces Françaises libres en Angleterre. Il est parmi les premiers volontaires à intégrer le 1er Bataillon de fusiliers marins (1er B.F.M.) nouvellement créé.

Sous les ordres du lieutenant de vaisseau Détroyat, il participe aux opérations de Dakar les 23 et 24 septembre, puis du Gabon au mois de novembre 1940. Il combat ensuite en Syrie contre les troupes vichystes en juin et juillet 1941 avant de rejoindre le désert libyen. Là, il prend part aux combats de Bir-Hakeim qui se déroulent du 27 mai au 11 juin 1942 contre les troupes de l'*Afrika Korps* du général allemand Rommel. Il s'illustre tout particulièrement à la tête de la 5ème section de la 3ème batterie du bataillon en portant secours à la pièce Le Borgne bombardée par l'aviation allemande le 1er juin sans pour autant empêcher que trois obus déciment l'équipage.

Le 27 avril 1944, il débarque avec son unité en Italie puis le 16 août en Provence. Il se distingue particulièrement lors de la libération de Toulon le 23 août 1944 en mettant hors de combat et en faisant prisonnier de nombreux ennemis. Il s'illustre encore lors de la campagne d'Alsace. Remarquable meneur d'hommes lors des combats de la trouée de Belfort, il pénètre à Rougegoutte le 22 novembre 1944. Le 30 novembre, à Bourbach-le-Bas, il maintient sa position lors d'une contre-attaque allemande soutenue malgré d'importantes pertes, usant de ses armes lourdes sur les engins blindés et sur les groupes d'infanterie ennemis. Il est aussi remarqué pour ses actions lors des combats de Benfeld du 8 au 13 janvier et des combats de Huttenheim du 13 au 19 janvier 1945.

Promu au grade de maître principal, il poursuit sa carrière après la guerre dans la



Marine comme officier des équipages de 1ère classe jusqu'en 1959.

Georges Le Sant décède à Beauvoir-sur-Mer en Vendée le 13 septembre 2000. Il est fait Compagnon de la Libération par décret du 7 mars 1945. Il est fait commandeur de la Légion d'honneur et décoré de la médaille militaire, de la croix de guerre 1939-1945 avec six citations, de la médaille de la Résistance avec rosette et de la médaille coloniale avec agrafes.

7. CIFUSIL Sainte-Assise : Compagnie de fusiliers marins « Morel »



André Morel naît le 10 septembre 1916 à Grenoble en Isère. Il s'engage à 16 ans à l'École des mousses et suit sa formation sur le navire-école *l'Armorique*. En 1933, il entre à l'École des fusiliers marins où il est breveté. Il sert ensuite sur le *Dupleix* de 1934 à 1937 puis sur le *Foch*.

Au début de la guerre, il est de nouveau embarqué sur le croiseur lourd *Dupleix*. Il est affecté dès le mois de mars au 5ème Dépôt des équipages à Toulon mais décide de rallier l'Angleterre le mois suivant pour servir dans les Forces navales françaises libres. A la fin de l'été, il intègre les rangs du 1er Bataillon de fusiliers marins (1er B.F.M.) avec lequel il est de toutes les campagnes, depuis Dakar jusqu'en Alsace.

Après le Sénégal et le Gabon, l'unité s'installe au camp de Qastina en Palestine. Elle est engagée au mois de juin 1941 dans les combats fratricides pour la prise de Damas en Syrie. André Morel est blessé le 18 juin par une balle dans la poitrine. Remis de ses blessures, il participe du 27 mai au 11 juin 1942 à la bataille de Bir-Hakeim en Libye.

Transformé en unité blindée de reconnaissance de la 1ère Division française libre (1ère D.F.L.), le bataillon, devenu 1er Régiment de fusiliers marins (1er R.F.M.) en septembre 1943 débarque en Italie puis en Provence. Morel se distingue lors des combats pour la libération de Toulon et d'Autun. Promu premier-maître, il est grièvement blessé d'une balle dans le ventre en forêt de Chérimont lors des combats pour la libération de Belfort en octobre 1944.

Alors que Clairegoutte est enlevée le 27 septembre à 9h00 du matin, Morel et ses camarades du 2ème escadron du 1er R.F.M. commandé par le lieutenant de vaisseau Savary forment un peloton de reconnaissance en direction d'Eboulet. En l'absence de renfort, il est décidé de traverser à pied la forêt en direction des charbonnages, soutenus par les troupes nord-africaines.



Constant Colmay raconte cette journée du 2 octobre :

« Je fais les cent pas sur la route en compagnie du premier-maître Morel et nous établissons la liste de nos biffins. Sans nous en apercevoir, nous avons dépassé le coude qui nous masquait aux boches, qui déclenchent aussitôt un feu nourri balayant toute la chaussée. Au moment où je gueule à Morel de s'éloigner en direction du fossé, il chancelle et se courbe en deux. Je le soutiens jusqu'à l'abri des vues de l'ennemi et je déboutonne son blouson de *battledress*. La balle a pénétré un peu au-dessus du foie. Je l'embrasse en le confiant à Dreux et à Tournet qui, dans quelques minutes, le remettent aux mains de Sapin-Jaloustre, le toubib de l'escadron, installé à 7 ou 800 mètres à l'arrière. Pauvre et cher André, c'est la deuxième fois en quatre ans de combats qu'il tombe à mes côtés touché par une balle qui m'était autant destinée qu'à lui, et j'ai bien peur de ne plus le revoir⁶ . »

André Morel se remet finalement de sa blessure. A la fin de la guerre, il est promu au grade d'officier des équipages de 2ème classe. Avec le 1er R.F.M., il prend part brièvement au conflit armée en Indochine. Il quitte son régiment en juillet 1947. Il est d'abord affecté à la base amphibie d'Arzew en Algérie puis retourne en métropole à Toulon en 1949. Il occupe tour à tour des fonctions au Maroc, à Toulon et Saint-Mandrier puis en Algérie jusqu'à l'indépendance. Il termine sa carrière à la base aéronavale de Saint-Mandrier en 1966 en qualité d'officier principal des équipages.

Il décède le 17 septembre 1979 à Toulon dans le Var. Il est fait Compagnon de la Libération par décret du 28 mai 1945. Il est fait commandeur de la Légion d'honneur et décoré de la médaille militaire, de la croix de guerre 1939-1945 avec cinq citations, de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures, de la médaille de la Résistance. Il obtient aussi la médaille coloniale avec agrafe « Bir-Hakeim », la croix du Combattant volontaire de la Résistance et la médaille des Services volontaires dans la France Libre.

⁶ Colmay Constant, « Le premier régiment de fusiliers marins dans la forêt de Chérimont », *Revue de la France Libre*, n° 67, avril 1954. Disponible sur : <https://www.france-libre.net/1er-rfm-foret-cherimont/>



8. GFM Méditerranée : Bataillon de fusiliers marins « Détroyat »



Robert Détroyat naît le 8 janvier 1911 à Tours en Indre-et-Loire. Fils d'un général, il fait pourtant le choix de l'Ecole navale dont il sort en 1931 avec le grade d'enseigne de vaisseau de 2ème classe. Il poursuit classiquement un stage d'application à bord de la *Jeanne d'Arc*.

Il est rapidement affecté aux Forces navales du Levant et déployé à Beyrouth avant de rejoindre en janvier 1935 le cours de fusiliers marins de Lorient. Elève brillant, il est nommé officier fusilier sur *l'Algérie* puis sur *Le Chevalier Paul* à bord duquel il sert au moment où le conflit éclate

en 1939.

Le croiseur prend part immédiatement aux opérations de reconnaissance dans l'Atlantique. En février 1940, Détroyat prend le commandement du Chasseur 5 à Cherbourg. Le bâtiment et son commandant sont cités à deux reprises à l'ordre des Forces de Mer pour avoir « vaillamment pris part aux opérations en Mer du Nord » et pour avoir « sous un violent bombardement exécuté par 34 avions ennemis » sauvé le personnel d'un torpilleur en feu. Détroyat fait aussi à cette époque l'objet d'une citation individuelle.

C'est à bord de son bâtiment qu'il rejoint Portsmouth en Angleterre. Le 13 juillet 1940, il signe son engagement dans les Forces navales françaises libres au sein desquelles il est chargé par l'amiral Muselier de former une unité de fusiliers marins. Promu capitaine de corvette, il prend la tête du 1er Bataillon de fusiliers marins (1er B.F.M.). Dès le 31 août 1940, l'unité est engagée à Dakar. Elle est chargée ensuite de la défense des côtes de l'Afrique équatoriale française et prend part à l'expédition pour le ralliement du Gabon à la France libre. En juin 1941, alors qu'il se trouve au canal de Suez, il est envoyé avec ses hommes en Syrie pour obtenir la reddition des éléments vichystes.

Le 20 juin, les fusiliers marins s'emparent de la ville de Mezze près de Damas. Le lendemain, le capitaine de corvette rencontre un détachement des troupes vichystes alors que le 1er B.F.M. s'apprête à s'emparer de l'aérodrome. Au cours des combats, Détroyat, accompagné des deux matelots Gouban et Modeste, ramène au camp un officier des troupes vichystes fait prisonnier. Lui laissant courtoisement son arme, il est mortellement touché par une balle tirée par ce dernier.

Détroyat est fait chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la croix de guerre 1939-1945 avec quatre citations, de la croix du souvenir de Guerre (Pays-Bas) et de la médaille de la Résistance avec rosette. Il est fait Compagnon de la Libération à titre posthume par décret du 16 août 1944.



PARTIE 2

COMPAGNIE DE FUSILIERS MARINS BAPTISÉE DU NOM D'UN FUSILIER MARIN REPOSANT AU MONT VALERIEN

9. CIFUSIL Lann Bihoué : Compagnie de fusiliers marins « Brière »



Georges Brière naît le 24 décembre 1922 à Reims dans la Marne au sein d'une famille très modeste. Il est l'aîné d'une fratrie de neuf enfants.

Le 16 février 1941, il quitte sa ville natale pour s'engager dans l'Armée d'armistice (aussi appelée Armée de Vichy) qui continue de former et d'entretenir une « armée de transition » au service du gouvernement français. Il est intégré au 5ème régiment des équipages de la Flotte à Toulon et fait ses classes au 5ème Dépôt. Il est désigné le 11 avril comme canonnier à l'unité d'artillerie de côte d'Oran pour assurer la défense antiaérienne puis à la

Batterie de défense côtière des canons de 155 BM.

Décidé à rallier les Forces françaises libres, il rejoint le 17 juillet 1943 le 1er Bataillon de fusiliers marins (1er B.F.M.) qui devient le mois suivant le 1er Régiment de fusiliers marins (1er R.F.M.), alors stationné en Tunisie. Il participe aux côtés de ses nouveaux frères d'armes à la campagne d'Italie en servant comme mitrailleur de jeep. Sa participation aux combats de Garigliano et de Tivoli, et notamment son courage lui valent d'être cité à l'ordre de la Division :

« Mitrailleur de la première jeep arrivée au carrefour de Ponte-Lucano le 15 juin 1944. Malgré des violentes oppositions ennemies, faisant preuve d'un très grand sang-froid et d'un mépris total du danger, a attaqué à la grenade, un adversaire solidement retranché. »

En août 1944, il débarque à Cavalaire-sur-Mer en Provence et prend part à la libération de Toulon et de Cannes. Il reçoit pour son action une nouvelle citation à l'ordre du régiment :

« BRIÈRE, Georges – Matelot fusilier – 3ème escadron. Mitrailleur de jeep dévoué et courageux, d'un cran magnifique lors de l'engagement du Château Saint-Michel, le 22 août 1944. Déjà cité. »



Poursuivant la libération du pays natal et remontant vers le Nord-Est, le 1er R.F.M. est fréquemment soumis au feu ennemi. Le 25 novembre 1944, Georges Brière est mortellement blessé dans les combats pour la libération de la commune de Lachapelle-sous-Rougemont en territoire de Belfort. Il décède des suites de ses blessures à son arrivée au poste de secours de Giromagny. Il reçoit à titre posthume une troisième citation à l'ordre de l'Armée de Mer :

« Animé des plus hautes qualités de marin, a toujours montré un sang-froid imperturbable en toutes circonstances ainsi qu'une agressivité de tous les instants. Malgré un mauvais état de santé, a tenu à rejoindre son poste de combat, lors de l'offensive d'Alsace. A été blessé mortellement à Lachapelle-sous-Rougemont, le 25 novembre 1944, faisant jusqu'à son dernier moment l'admiration de ses camarades par sa bravoure et son abnégation. Déjà cité. »

Il est décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre 1939-1945 avec palme.

Choisi par tirage au sort, Georges Brière est inhumé dans la crypte du Mémorial de la France Combattante inauguré par le général de Gaulle le 18 juin 1960 au Mont-Valérien à Suresnes. Il a été choisi pour représenter les « Marins morts pour la libération de la France ». Il repose aux côtés de quinze autres « morts pour la France », représentants des différentes unités qui ont combattu pour la libération du pays. Son cercueil occupe le caveau n° 8 et porte l'inscription « Georges Brière (1922-1944) Matelot au 1er Régiment de fusiliers marins. Tué. »



PARTIE 3

LES UNITÉS COMMANDOS BAPTISÉES DU NOM D'UN COMMANDO DU 1^{er} BATAILLON DE FUSILIERS MARINS ET COMMANDOS OU D'UN COMMANDO MORT EN INDOCHINE

10. COMMANDO FRANÇOIS (dissous en 1953) : Jacques François (1913-1947)



Jacques François naît le 10 octobre 1913 à Nogent-le-Rotrou en Eure-et-Loir.

Sorti de l'Ecole Polytechnique en 1933, il embarque sur la *Jeanne d'Arc* puis sur le croiseur *Suffren* et le pétrolier *Rance*. Il participe au cours de ses affectations à une mission hydrographique en Indochine.

En 1941, il poursuit sa formation et obtient le brevet d'officier des transmissions. Il embarque à bord du contre-torpilleur *Cassard* aux Forces de Haute Mer le 14 mai et y demeure jusqu'au sabordage du 27 novembre 1942. Placé en congé d'armistice, il suit les cours de l'Ecole supérieure d'électricité et participe à la mise au point d'un appareil d'entraînement à l'écoute. Il se fait ainsi remarquer par le ministre de la Marine qui lui adresse une lettre de félicitations en 1942. Pendant la guerre, le lieutenant de vaisseau François, promu trois galons le 18 avril 1943, est affecté à la préfecture maritime de la 3^{ème} région Toulon puis sert à la flottille du lac de Constance en Allemagne en 1945.

Après la victoire alliée, il rejoint la Brigade marine d'Extrême-Orient à Haïphong puis la 1^{ère} flottille amphibie Nord pour lutter contre les velléités d'indépendance du Viêt Minh.

Le 19 décembre 1946, le bataillon en charge de la défense du village de Nam Dinh et de la protection de la population et des installations françaises est attaquée. Les combats sont rudes, l'ennemi bien préparé, il est décidé de venir en aide à la garnison. Le 5 juin 1947, le lieutenant de vaisseau François est engagé dans l'opération « Dédale » qui vise à libérer le site de toute présence ennemie. La route étant coupée, le commandement envoie des renforts par la mer et le fleuve Rouge. François se trouve alors à la tête d'une flottille qui compte 2 L.C.T., 2 L.C.I., 4 L.C.M., des L.C.A.



Navigants sur le fleuve Rouge, arrivés en amont de l'objectif, les bâtiments sont pris sous le feu des armes automatiques. Jacques François est touché par une balle ennemie à la tête de son groupe d'assaut. Il est déclaré mort pour la France le 6 janvier 1947. Il est nommé à titre posthume chevalier de la Légion d'honneur avec la citation suivante :

« Officier d'élite modèle de courage et de vertu militaire, technicien de grande valeur désigné pour prendre le commandement de la 1^{ère} Flottille Amphibie Nord qui devait participer à l'opération de Nam-Dinh, a organisé, préparé, dirigé cette expédition, faisant preuve des plus belles qualités maritimes et militaires. A été mortellement blessé le 6 janvier à la tête de sa Flottille qu'il conduisait dans le Nam-Dinh-Giang sous un feu violent d'artillerie et d'armes automatiques. »

Cette nomination comporte l'attribution de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieurs avec palme.

Il donne son nom au commando François créé en mai 1947 et dissous en 1953.

11. COMMANDO HUBERT : Augustin Hubert (1918-1944)



Augustin Hubert naît le 5 mars 1918 à Nantes en Loire-Atlantique quelques mois seulement après que son père, valeureux officier de carrière, trouve la mort en combat aérien à la ferme Normont à Vadelaincourt près de Verdun.

En 1939, alors qu'il s'apprête à passer le concours d'officier pour Saint-Cyr, il est touché par la mobilisation à Piriac où il passait ses vacances. Il rallie le 5^{ème} Régiment d'infanterie à Maisons-Laffitte et se présente avec succès au concours d'admission au peloton d'E.O.R. Il est nommé aspirant le 25 août 1940.

A la démobilisation, il est admis à l'École des cadres des chantiers de jeunesse en France puis en Tunisie. En septembre 1943, il reprend son galon d'aspirant et, en novembre, prend la direction d'Alger comme volontaire aux missions spéciales.

Le 25 décembre 1943, il décide de rejoindre les Forces navales françaises libres et embarque à bord d'un cargo depuis l'Algérie à destination de l'Angleterre. Sa présence est attestée à Londres le 2 février et le 18 mars 1944. Il se porte volontaire pour suivre la formation commando. Après un court séjour au camp de Camberley, il intègre la *Troop 9 (K-Gun section)* aux ordres du lieutenant Amaury.



La *Troop 9*, formée de 60 hommes, est spécialisée dans l'appui en se formant aux mitrailleuses à forte cadence de tir. Au camp de Wrexhan au Pays-de-Galles, il poursuit un entraînement physique intense. Il peine à terminer son premier cross de sept milles mais y parvient, selon ses camarades, « par un prodige de volonté ». Il rattrape rapidement son retard.

Il est transféré quelques jours plus tard à Green Park dans le Sussex au quartier général du N° 10 *Commando* interallié. Enfin, les hommes de la *troop* rejoignent le tout jeune 1^{er} Bataillon de fusiliers marins et commandos de Philippe Kieffer stationné à Newhaven.

En préparation du débarquement du 6 juin, le *French commando* est placé sous les ordres du N° 4 *Commando* de Lord Lovat et se réorganise en deux *troops* : la *troop 1* et la *troop 8*. Le lieutenant Amaury conserve sous ses ordres une *troop K-Gun* (mitrailleuse légère à tir rapide). Augustin Hubert devient son second.

Ensemble, ils participent à la répétition du Débarquement sur les côtes écossaises à Nairn. Malgré la difficulté de l'exercice, Augustin Hubert se fait remarquer par ses camarades :

« C'est en cette nuit mémorable que le petit lieutenant des *K-Guns* se fit remarquer de l'unité, alors que fourbus, trempés et gelés, tous ou presque bougonnaient, il ne perdait pas sa bonne humeur, plaisantant, chantant même, il trouvait mille excuses à notre abandon. D'assez petite taille, portant lunettes, ses cheveux roux dépassant du *cap-confort*, il était plus qu'un officier, le camarade plein d'entrain qui regonfle la section découragée.⁷ »

Le Jour-J, les barges françaises touchent les premières le sable de *Sword Beach* à Colleville-Montgomery. Débarqué avec sa section de mitrailleuses, Augustin Hubert participe à la libération de Ouistreham et à la prise du Casino. A la tête de ses hommes, il est pris sous le feu des snipers dans les rues de la ville tandis qu'il soutenait l'avance des voltigeurs. Il est mortellement touché par une balle de sniper venant de la maison-blockhaus, en même temps que son camarade, le lieutenant caporal Marcel Labas qui l'accompagnait.

Augustin Hubert repose au cimetière militaire britannique d'Hermanville-sur-Mer. Il est cité à l'ordre de l'Armée de mer et fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume avec la citation suivante :

« Jeune officier commandant une sous-section de mitrailleuses lourdes au premier BFM commandos. A toujours soutenu avec un calme parfait, par le feu de ses mitrailleuses, la progression des troupes d'assaut. A été tué glorieusement à Ouistreham le 6 juin 1944, à la tête de sa sous-section. »

⁷ Extrait du *Cols Bleus* du 6 juin 1952



Il est décoré de la croix de guerre 1939-1945 avec palme. Il donne son nom en 1947 au Commando Marine des nageurs de combat basé à Saint-Mandrier.

12. COMMANDO JAUBERT : François Jaubert (1903-1946)



François Jaubert naît à Perpignan dans les Pyrénées-Orientales le 16 janvier 1903.

En 1922, il est admis au concours d'entrée de l'Ecole navale et incorporé le 3 septembre 1922. Il sort 8ème de sa promotion avec l'appréciation suivante : « Excellent élève, très intelligent ; esprit mathématique, travailleur, discipliné. Sera un excellent officier ».

Il embarque en 1925 à bord du croiseur-cuirassé *Jules Michelet* qui sert au sein de la Division navale d'Extrême-Orient (D.N.E.O.) puis sur la canonnière fluviale

Doudart de Lagrée de la Force navale d'Extrême-Orient (F.N.E.O.).

Rapatrié en métropole en janvier 1928, il suit le cours de spécialité d'officier fusilier à l'Ecole des fusiliers marins. Il obtient à l'issue des cours son brevet et se classe premier aux examens de sortie. Il occupe l'année suivante la fonction de chef du service Corps de Débarquement sur le croiseur *Mulhouse*. Promu lieutenant de vaisseau le 29 septembre 1930, il prend le poste d'officier en second à bord de l'avisos *Aldébaran* avec lequel il participe à des campagnes dans le Pacifique et en Indochine, avant de servir sur le *Suffren*.

Revenu en métropole, il occupe dès septembre 1936 un poste d'instructeur à l'Ecole des fusiliers marins de Lorient. Il reçoit à la fin de son affectation son premier commandement à la tête de la canonnière fluviale *Balny* de la flottille de Yang-Tsé-Kiang, groupe organique dépendant des F.N.E.O.

Le 23 novembre 1940, il est promu capitaine de corvette. Il devient commandant en second du torpilleur *Baliste* puis reçoit les fonctions de chef de la section « Extrême-Orient » au sein du 2ème bureau de l'Amirauté française le 21 décembre 1940. Nommé Commandant de la Marine à Djibouti le 6 mai 1942, il rejoint ensuite l'avisos colonial *D'Iberville* en qualité de commandant en second avant de participer au sabordage de son bâtiment à Toulon. Il est placé en congé d'armistice en juillet 1943.

Il obtient le grade de capitaine de frégate en juin 1944. Breveté fusilier et ayant effectué plusieurs séjours en Extrême-Orient qui lui ont permis d'acquérir une bonne connaissance du territoire, Jaubert reçoit la mission de constituer la Brigade Marine d'Extrême-Orient (B.M.E.O.). La B.M.E.O. est créée en août 1945 avec des



éléments provenant des unités de fusiliers marins, de canonnières marines et de volontaires des unités embarquées. François Jaubert est chargé par le général Leclerc lui aussi présent en Indochine de créer une flottille fluviale qui aura pour mission de transporter les unités des divisions d'infanterie dont la B.M.E.O. et l'appui feu des opérations terrestres. Il réquisitionne tous les engins flottants à moteur disponibles sur place : vedettes, jonques, chalands et autres matériels trouvés sur place.

En 1946, le Corps Expéditionnaire français d'Extrême-Orient (C.F.E.O.) est placé sous les ordres du général Leclerc. Le C.F.E.O. dispose d'une force d'environ 4500 hommes répartis dans deux divisions dont la B.M.E.O. Le 25 janvier 1946, cette dernière est employée pour nettoyer les rives de la rivière Donnaï en amont de la ville de Bien-Hoa dans la région de Tan-Uyen où se cache des troupes dissidentes japonaises et un fort contingent de rebelles Viêt Minh.

Le capitaine de frégate Jaubert prend la tête d'une flottille fluviale composée de deux chalands blindés, de deux L.C.A. et d'un L.C.V.P. Opérant au sein d'un groupement amphibie, accompagné de deux régiments de fusiliers marins et commandos, il reçoit l'ordre de reprendre la ville de Tan-Uyen, de contrôler les rives du Dong-Naï et de prendre le contrôle de l'île de la Tortue.

L'île est prise dans la matinée du 25 janvier. La ville de Tan-Uyen et la rive gauche du Dong-Naï résistent encore aux commandos à terre. La vedette du capitaine de frégate Jaubert se porte en direction de la ville pour prendre connaissance des forces ennemies en place. A 10h40, l'ensemble de l'équipage est pris sous les feux adverses provenant des rives du fleuve et de l'île. Jaubert est grièvement blessé aux jambes, ainsi que le mécanicien. La mitrailleuse de bord est mise hors d'usage. Le lieutenant de vaisseau Nougarede, lui aussi blessé, parvient à mouiller l'embarcation avant que celle-ci soit prise en remorque par un L.C.A.

François Jaubert est d'abord évacué sur Bien-Hoa avant d'être transféré le 27 janvier à l'hôpital militaire n° 415 de Cholon au sud du Viêt Nam. Il décède des suites de ses blessures le 29 janvier à 5h00. Il est fait officier de la Légion d'honneur par décret du 27 août 1946 et décoré de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec palme. Il est cité à l'ordre de l'Armée en ces termes :

« Officier supérieur de grande valeur plein de rayonnement et de dynamisme, organisateur né, a travaillé dès sa formation à la mise sur pied de la Brigade Marine d'Extrême-Orient.

Dès son arrivée en Indochine, a créé de toutes pièces, avec des moyens de fortune, la flottille fluviale des troupes françaises d'Extrême-Orient, et a ainsi contribué grandement au succès des opérations en Cochinchine. Blessé mortellement le 25 janvier 1946 devant Tan-Uyen alors qu'il allait personnellement reconnaître en vedette, sous le feu de l'ennemi, l'endroit où les bateaux de la flottille allaient être engagés ».



13. COMMANDO KIEFFER : Philippe Kieffer (1899-1962)



Philippe Kieffer naît le 24 octobre 1899 à Port-au-Prince en Haïti d'un père alsacien et d'une mère écossaise.

Brillant élève, il obtient après son baccalauréat un bachelor américain « partie commerciale et bancaire » auprès de *La Salle Extension University*. En 1919, il est embauché par la Compagnie maritime du Panama puis entame l'année suivante une carrière de banquier au sein d'établissements américains, notamment la *National City Bank of New York* qui vient de racheter la Banque nationale de la République d'Haïti.

Le 29 mars 1939, après l'échec de son premier mariage, il s'installe en France. Il est à quarante ans encore sans expérience militaire n'ayant pas pu effectuer de service militaire sur l'île. Au début de la guerre, il est mobilisé comme matelot de 2ème classe et affecté à l'Etat-major de Dunkerque. Il obtient le brevet d'interprète et rejoint, sous le grade de quartier-maître, l'Etat-major de Cherbourg.

Au moment de l'armistice, il rejoint les Forces navales françaises libres en Angleterre à bord d'un chalutier. C'est en 1941 qu'il découvre dans les journaux l'efficacité du raid mené par les commandos britanniques sur les îles Lofoten en Norvège.

Ayant exprimé son désir de suivre une formation combattante, il obtient en août 1941, un poste d'officier de liaison auprès du 3ème Bataillon de fusiliers marins. Il entame alors une formation auprès des Royal Marines britanniques. Excellent officier fusilier, il se décide à la fin de l'année à proposer à l'Etat-major la création d'une unité de commandos français pour mener des raids destructeurs sur les côtes de France. Convaincant, il est autorisé à rechercher dès la fin de l'année les premiers volontaires.

Les premiers entraînements débutent au camp de Camberley en janvier 1942, complétés par des stages chez les *Royal Marines*. Le 19 août 1942, quinze commandos français prennent part au raid contre Dieppe.

Grâce à un afflux conséquent de volontaires, la Compagnie de fusiliers marins commandos prend le nom au mois d'octobre de 1er Bataillon de fusiliers marins commandos (1er B.F.M.C.). Malgré une intense préparation physique, les hommes se lassent d'attendre que leur soient confiées des missions trop peu nombreuses à leur goût. Kieffer, en meneur d'hommes, entretient leur moral en leur faisant poursuivre des entraînements continuellement plus difficiles les uns que les autres.

Au début de l'année 1944, le bataillon se compose de 186 hommes répartis en deux



troops. S'y ajoutent une section de mitrailleuses (K-Gun), une section médicale et une section de radios. Intégrés au N° 4 Commando, les Français participent aux exercices de débarquement qui précèdent le Jour-J. Le 5 juin dans l'après-midi, Kieffer embarque avec ses hommes à bord de deux barges en direction de la Normandie. Ce sont les premiers à mettre le pied sur la plage de *Sword Beach* le 6 juin⁸.

Blessé à la jambe dans les premières heures du Débarquement puis au bras, Kieffer refuse d'être évacué mais le 8 juin, ses blessures s'étant infectées, il est rapatrié contre sa volonté en Angleterre. Il rejoint de nouveau ses hommes à Bréville le 13 juillet.

Le 1er septembre, il défile à Paris au côté de 25 commandos anglais et 25 commandos britanniques. Son fils, Claude, résistant, est décédé six jours plus tôt, tué par une unité allemande en retraite alors qu'il participait à une réunion du corps franc Vengeance de Tournan.

Après une période de repos et de réorganisation, les commandos français retournent au front en octobre 1944 menés par leur chef. Kieffer, qui commande désormais, outre les *troops* françaises, deux *troops* britanniques, débarque avec ses hommes le 1er novembre 1944 dans le port de Flessingue sur l'île de Walcheren aux mains des Allemands. Principal accès des navires alliés à l'estuaire de l'Escaut et au port d'Anvers, ils ont pour mission de reprendre le contrôle du site. Les combats de rues font des ravages en raison de tireurs embusqués. Néanmoins, le 2 novembre au soir, les derniers points du fort de Flessingue sont enlevés. La ville est prise en moins de trois jours.

Après la guerre, il se lance dans une carrière politique qui est aussi fructueuse que limitée dans le temps. Nommé à l'Assemblée consultative provisoire, il y siège de juin à août 1945. En septembre, il se présente aux élections cantonales et est élu conseiller général du Calvados au premier tour avant d'être à nouveau élu conseiller municipal de Grandcamp-les-Bains en octobre.

Son mandat de conseiller général est marqué par la gestion de dossiers urgents dans une région qui a beaucoup souffert des combats : déminage des terrains, reconstruction des routes et voies ferrées, rétablissement de l'électricité... Candidat UDSR, il se présente aux élections législatives sur une liste de « Rassemblement des gauches républicaines ». Echouant aux élections, il décide d'abandonner ses mandats et de mettre fin à cette courte expérience politique.

Dès la fin de la guerre, Kieffer a toujours attaché une grande importance à perpétuer la mémoire des commandos français bien que la plupart soit retourné à la vie civile.

⁸ Témoignage du commandant Kieffer sur le premier jour du Débarquement. INA, « Témoignage du commandant Kieffer », 04:06. 06.06.1954. Disponible sur : <http://www.ina.fr/ina-eclairactu/video/i14153928/temoignage-du-commandant-kieffe>



Il inaugure les premières cérémonies et les premiers monuments érigés sur les lieux des combats de Normandie. Il publie en 1948 *Béret vert* destiné à populariser les faits d'armes de son unité. Son livre est un véritable succès de librairie. Kieffer se fait ainsi remarquer par l'écrivain américain Cornelius Ryan qui n'hésite pas à le solliciter et à l'interviewer dans le cadre de la rédaction de son livre *Le Jour le plus long*. Il devient par ailleurs conseiller technique sur le tournage du film éponyme, produit par le producteur hollywoodien Darryl Zanuck.

Ayant quitté la Marine dès la fin de la guerre, Kieffer poursuit sa carrière dans le civil. En 1946, il occupe de hautes fonctions au sein de l'Agence interalliée des réparations (IARA). Il intègre la mission à Berlin qu'il dirige à partir de décembre 1947 puis prend la tête de la mission en Allemagne, devenant le seul interlocuteur des trois chefs de zones d'occupation alliées en Allemagne sur les questions des réparations. L'IARA dissoute, il retourne vivre en France. En juillet 1951, il devient chef de la division administration de l'OTAN puis chef des services généraux.

Philippe Kieffer s'éteint à Cormeilles-en-Parisis le 20 novembre 1962. Il est fait Compagnon de la Libération par décret du 28 août 1944. Il est élevé au rang de commandeur de la Légion d'Honneur et décoré de l'*Immediat Military Cross*, de la croix de guerre 1939-1945 avec cinq citations et de la *British Empire Medal*.

14. COMMANDO DE MONTFORT : Louis de Montfort (1920-1946)



Louis de Montfort naît le 13 septembre 1920 à Poulligny-Saint-Pierre dans l'Indre. Il est l'aîné d'une fratrie de cinq enfants. Son père, Marie de Montfort, est officier de l'Armée de terre.

Il intègre en septembre 1939 l'Ecole navale. Promu enseigne de vaisseau de 2ème classe le 15 juillet 1940, il embarque en stage sur le torpilleur *Baliste*, sur le croiseur *Colbert* et sur l'avisos *Batailleuse*. En novembre 1941, il reste à terre et sert à l'état-major de l'amiral Commandant les Forces de Haute Mer à Toulon. En février 1942, il sert à bord du contre-torpilleur *Volta*. Il

est placé en congé d'armistice au début de l'année 1943.

En septembre 1944, il est affecté à Toulon au Groupe des petits bâtiments en armement. Il porte son concours aux troupes alliées débarquées en Provence en août pour les opérations de reconquête qui se déroulent dans la région de Vintimille.

Après la guerre, il rallie la Brigade Marine d'Extrême-Orient (B.M.E.O.). Il débarque à Saïgon le 20 octobre 1945 avec le Corps expéditionnaire français et



prend le commandement d'une compagnie de reconnaissance en Indochine. On lui confie ensuite le commandement de la jonque armée *Paimpolaise*.

Il rejoint en qualité de chef de section la Compagnie Merlet, compagnie de reconnaissance de la Brigade qui devient en novembre 1948 le Commando Jaubert. Avec cette unité, il prend part aux opérations de libération des villes de Mytho, Vinh-Long, Cantho ainsi que de nombreuses autres villes et villages dans le courant de novembre et décembre infligeant de lourdes pertes à la piraterie locale dans les régions solidement tenues par elle. Il est cité le 9 février 1946 pour son action à l'ordre de la Division en ces termes :

« Jeune officier enthousiaste et d'un grand courage. A toujours mené sa section au feu avec ardeur et parfaite connaissance de son métier. Le 4 novembre 1945, au cours d'une patrouille de reconnaissance, a entraîné le premier sa section dans le franchissement d'un pont battu par un fusil mitrailleur rebelle. Au cours de diverses opérations a capturé à l'adversaire un nombre important d'armes à feu. »

L'enseigne de vaisseau de Montfort participe en mars 1946 à l'opération « Ben Tre » pour la reconquête du Tonkin. Les accords de Postdam de 1945 avaient désigné le Royaume-Uni et la République de Chine administrateurs de l'Indochine française. L'opération vise à redéployer les forces françaises en remplacement des troupes chinoises et à mater la rébellion Viêt Minh.

Il débarque avec la B.M.E.O. et la Compagnie Merlet à Haïphong le 6 mars. Au côté du lieutenant de vaisseau Merlet, commandant de la Compagnie, et de l'enseigne de vaisseau Aube, il doit assurer la sécurité de la flotte de débarquement et la mise à terre des hommes et du matériel. Le 28 avril, Merlet est blessé lors du dégagement de son unité d'un peloton de marins pris sous le feu ennemi sur le pont Joffre. Rapatrié, de Montfort prend le commandement du commando et poursuit les combats à la tête de ses hommes.

Il est grièvement blessé au cours d'un échange de tirs le 24 novembre 1946 au carrefour de la rue d'Abadie et de la rue du commerce d'Haïphong. Il est atteint d'une balle alors qu'il observait la situation de son unité depuis le toit d'une maison qui venait d'être prise. Il décède le 26 novembre à l'hôpital de la ville. Il venait d'être nommé au commandement d'un dragueur.

Il est fait chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume le 12 avril 1947. Il est cité à l'ordre de l'Armée :

« Officier d'élite, plein d'allant et de bravoure, bel entraîneur d'hommes. A montré les plus belles qualités militaires tant au cours des opérations de Cochinchine avec la compagnie de la Brigade Marine d'Extrême-Orient et au commandement d'une jonque qu'au cours des opérations du Tonkin. Commandant de la compagnie



Commandant Jaubert, chargé du nettoyage d'un quartier de Haïphong lors des combats de novembre 1946, a été mortellement blessé à son poste au cours d'une reconnaissance le 24 novembre. Deux fois cité. »

Il est décoré de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec palme.

15. COMMANDO DE PENFENTENYO : Louis de Penfentenyo de Kervéréguin (1921-1946)



Alain de Penfentenyo de Kervéréguin naît le 28 octobre 1921 à Larcq en Haute-Garonne. Il est le dixième enfant d'une fratrie de quatorze issue d'une longue lignée bretonne de nobles français. Il est le fils du vice-amiral Hervé de Penfentenyo de Kervéréguin, préfet maritime de Lorient en 1940. Ce dernier participera aux combats des Cinq-Chemins à Guidel pour retarder l'avancée des troupes allemandes et permettre à la population d'évacuer.

De Penfentenyo est admis au concours de l'École navale en septembre 1939. Le 20 juin 1940, il est embarqué avec toute sa promotion sur le *Richelieu* qui quitte Brest pour Dakar pour fuir l'avancée allemande. Promu au grade d'enseigne de vaisseau de 2ème classe le 15 juillet 1940, il est affecté sur l'avisot *La Boudeuse* à Casablanca du 3 septembre 1940 au 2 juin 1941. Il y apprend la libération de son père, emprisonné par les Allemands au début de la guerre. Son officier instructeur le décrit comme « excellent observateur capable d'assurer le quart sur un petit bâtiment. Caractère franc et droit. Très beau tempérament d'officier. Nature très douée, dirigé avec fermeté doit devenir un officier d'élite ».

Il embarque ensuite sur le croiseur léger *Le Terrible* basé à Toulon et à Dakar à bord duquel il sert du 1er septembre 1941 au 25 décembre 1943.

A la réouverture de l'École des fusiliers marins au Centre Siroco en Algérie, il sert six mois en qualité d'instructeur du 4 janvier au 30 septembre 1944. Il est nommé ensuite officier en second de l'escorteur *Tirailleur*. Celui-ci est désarmé à Brest à la fin de l'année 1945.

En janvier 1946, il est envoyé en Indochine. Affecté à sa demande à la Flottille Fluviale de la Brigade Marine d'Extrême-Orient (B.M.E.O.), il prend le commandement d'une section de *Landing Craft Vehicle and Personnel* (L.C.V.P.) à Saïgon.



Le 12 février, il prend part à une opération de nettoyage d'îlots de résistance vietminh sur le fleuve Donaï près du village de Thien-Quan. Patrouillant à bord de leur L.C.V.P., de Penfentenyo et ses hommes sont pris sous le feu des armes automatiques et des mortiers. Participant à la riposte, de Penfentenyo est blessé à la jambe et perd beaucoup de sang. Malgré sa blessure, il parvient à ramener son embarcation au poste de Tan-Yen où on lui pose un garrot. Il meurt durant son transfert au centre médical. Il accueille la mort avec ces derniers mots : « Je n'ai pas peur, je suis prêt ».

Le récit de sa mort a été rapporté par le second-maître Gabriel Morin, manoeuvrier sur le L.C.V.P. de l'enseigne de vaisseau de Penfentenyo :

« A 08h10, nous longions la rive droite sur ordre de l'EV1 de Penfentenyo, je rejoins le milieu du fleuve. 08h15, nous sommes pris à partie par un feu nourri d'armes automatiques et de mortiers provenant de la rive droite.

A la première rafale, l'EV1 de Penfentenyo se trouvant accroupi sur le capot du moteur, est touché par une balle à la cuisse droite qui a tranché l'artère fémorale. Moi-même, suis blessé de plusieurs éclats d'obus à la main droite.

Aussitôt, je dirige le L.C.V.P. sur la rive gauche pour m'éloigner du champ de tir ennemi. Je signale que le tireur Manic, faisant preuve d'un sang-froid remarquable, a ouvert un feu nourri sur les positions ennemies.

Sur la rive gauche, des tireurs isolés nous prennent à partie. Le fusil mitrailleur de la troupe embarquée (5ème cuirassé) ouvre le feu.

Nous avons encore parcouru une soixantaine de mètres au-delà de la ligne de feu. L'EV1 de Penfentenyo m'ordonne de faire demi-tour et me signale qu'il est blessé. Nous avons donc retraversé la zone de tir ennemie tout en « crachant » de toutes nos armes. Le lieutenant du 5ème cuir. fait un garrot à notre lieutenant.

La section navale arrive à Tan-Uyen (notre point de départ) vers 09h15. Le lieutenant est débarqué vers l'infirmerie. Je signale qu'il n'y avait aucun médecin à bord et qu'un simple pansement provisoire lui a été fait.

Sur ordre du commandant de détachement de Tan-Uyen, nous sommes partis sur Thudaumot à 09h30 avec un dodge escorté par une jeep. Pendant le trajet, l'EV1 de Penfentenyo, toujours conscient, avait bon moral.

Nous sommes arrivés à Thudaumot à 10h30. Nous avons vu le médecin lieutenant de service à l'infirmerie de la caserne du 5ème cuir. Le garrot a été enlevé, la plaie a été sondée et nettoyée, le blessé a reçu une piqûre de



camphre. Le blessé commence à se trouver mal. Il me demande d'aller chercher l'aumônier du régiment. Ce qui fût fait.

Vu l'état du blessé, le commandant du centre médical de Thudaumot fait évacuer le blessé sur Saïgon dans un camion Ford. J'accompagne le blessé. Le camion quitte Thudaumot à 11h30. Au cours du transit, l'infirmier accompagnateur fait une piqûre de morphine au blessé.

A 13h00, l'infirmier nous annonce officiellement la mort de l'EV1 de Penfentenyo⁹. »

Toute la vie de l'officier a été animée par la foi chrétienne. Ses journaux intimes rédigés entre 1939 et 1946 sont publiés sous le nom de *Carnets de route* aux éditions Stella Maris en 2014. Peu soucieux d'y relater ses actions au jour le jour, il se confie plutôt sur son combat spirituel et la force qu'il reçoit de ses croyances religieuses qui le motivent dans tous les actes de sa vie et renforcent son amour pour Dieu, pour l'Eglise, pour la France et pour la famille.

De Penfentenyo est nommé chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume le 27 août 1946. Il reçoit une citation à l'ordre de l'Armée :

« Officier volontaire pour des missions périlleuses. Mortellement blessé le 12 février 1946 par des armes automatiques soutenues de mortiers aux environs du village de Thien-Quan, alors qu'il remontait le Dong-Naï. Après une énergique riposte de ses moyens de feu, et quoique perdant beaucoup de sang et souffrant visiblement, a continué à assurer la manœuvre de ses L.C.V.P. qu'il a ramené au poste de Tan-Uyen. A fait preuve d'un cran remarquable. Figure noble et magnifique incarnant les qualités de l'officier français. »

Il est décoré de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec palme.

⁹ Extrait *Le Voltigeur*, n°52, publié dans la revue de l'ANFMC Lorient. Disponible sur : http://ecole.nav.traditions.free.fr/officiers_depenfentenyo_alain.htm



16. COMMANDO PONCHARDIER : Pierre Ponchardier (1909-1961)



Pierre Ponchardier naît le 4 octobre 1909 à Saint-Etienne dans la Loire.

Il entre à l'Ecole navale le 1er octobre 1927 et se signale très vite par une intelligence non conventionnelle et un esprit d'indépendance marqué. Il est affecté sur le croiseur-école *Edgar Quinet*, école d'application des enseignes de vaisseau puis sur le croiseur *Duguay-Trouin*. Il sert deux années à bord du sous-marin *Galatée* basé à Bizerte et reçoit le certificat d'aptitude à la navigation sous-marine.

En 1934, il poursuit sa formation à l'Ecole d'application de l'Armée de l'air à Versailles. En 1935, il est affecté comme pilote à l'escadrille d'exploration 4E1 à Bizerte-Karouba puis à l'escadrille E7 l'année suivante. Il est promu lieutenant de vaisseau en 1937 et occupe la fonction de chef du service « aviation » du croiseur *Lamotte-Picquet* en Indochine. Au cours des croisières de souveraineté effectuées en mer de Chine, il découvre des paysages et une culture uniques qui l'émerveilleront toute sa vie.

Pierre Ponchardier regagne la France au printemps 1940. Il parvient à convaincre trente pilotes expérimentés de poursuivre le combat depuis l'Afrique du nord. Il prend la tête de l'escadrille 1B de l'aéronautique navale basée au Maroc en octobre 1940.

En mai-juin 1942, Pierre Ponchardier parvient à entrer en zone occupée française pour rallier le réseau de résistance monté par son frère, Dominique. Accompagnés du colonel Groussard, d'André Devigny et du commandant Nomy, ils montent ensemble le réseau de renseignements « Sosies » qui trouve bientôt des ramifications sur tout le territoire français. Très actifs, les deux frères se répartissent la gestion du territoire en deux : Dominique prend la zone nord et Pierre la zone sud. Il utilise pour son anonymat plusieurs noms d'usage : Paul Pierret, Geneviève, Sosie Senior. Pierre Ponchardier parvient à se faire muter à la base aéronavale de Saint-Raphaël juste à temps pour éviter de se retrouver bloquer par le débarquement anglo-américain en Afrique du nord.

Elevé au grade de capitaine de corvette, Pierre Ponchardier occupe la fonction de chef de la partie maritime de ce réseau qui s'étend sur tout le littoral français et place plusieurs de ses hommes de confiance à la tête de chaque secteur.



A partir de janvier 1943, il est en mesure de fournir des renseignements hebdomadaires et des documents aux Alliés sur les mouvements maritimes, les abris de sous-marins, les ravitaillements en pétrole des sous-marins allemands, ainsi que des photographies des défenses des ports ou des bâtiments etc.

On lui octroie également plusieurs actions directes : plus de trente passages de frontière clandestins, la suppression directe de plusieurs membres de la Gestapo, le sauvetage de résistants traqués. Recherché et dénoncé en janvier 1944 en même temps que son frère et sa mère, il poursuit néanmoins son activité avec efficacité et continue de réorganiser les réseaux malgré les arrestations. En février 1944, il participe à l'opération Jéricho organisée en liaison avec la *Royal Air Force* britannique. Une escadrille de Mosquito bombarde au mètre près la prison d'Amiens pour libérer 180 prisonniers prêts à être fusillés. « Sosies » a mobilisé tout son parc de véhicules pour les récupérer et les conduire en lieu sûr avant la réaction allemande.

En août 1944, il est chargé avec son frère de reconstituer un réseau en Alsace-Lorraine. Prenant part aux combats dans les maquis, ils sont tous les deux arrêtés en-dessous de Belfort par des éléments en retraite de l'armée allemande. Ils parviennent à s'échapper dans la nuit du 7 au 8 septembre 1944.

Le 1^{er} janvier 1945, le capitaine de corvette Ponchardier crée le commando parachutiste de l'aéronavale. Celui-ci s'installe sur la base aéronautique navale de Hyères Le Palyvestre. Il est d'abord constitué d'anciens du groupe de parachutistes de la Marine, formés au combat commando et au parachutisme à Alger par des instructeurs anglais et américains.

Les commandos parachutistes sont rejoints par deux cents hommes du Corps Léger d'Intervention (C.L.I.) issus du 5^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale (5^{ème} R.I.C.) de Djijelli en Afrique du Nord. Ensemble, ils forment le SAS Bataillon organisé à la manière des SAS anglais en un état-major opérationnel et trois commandos baptisés B1, B2 et B3.

Le groupe commando débarque en Indochine le 3 octobre 1945 au moment où la souveraineté française est menacée par le Japon qui encourage les vellétés d'indépendance du Viêt Minh. C'est la première unité française à débarquer sur le territoire depuis la guerre.

Le 12 octobre, les commandos interviennent dans les combats pour la libération du faubourg nord de Saïgon en prévision d'un débarquement des troupes françaises. Ponchardier parvient à l'aide d'un L.C.I. à déloger des snipers et terroristes cachés dans les maisons et dans les arbres. Du 25 octobre au 27 décembre, il est engagé dans les combats pour la libération de la ville de My Tho et de la zone Vinh Long, Cantho et Tra Cu.



Le capitaine de corvette Ponchardier, désormais connu et redouté des vietminh, est surnommé par ces derniers *Ong Cop*, expression que l'on peut traduire par « Monsieur Tigre ». Très vite, on ne parle plus en Indochine que des « Tigres de Ponchardier » en raison de leur capacité à surgir de l'ombre et à attaquer en silence.

De retour à Saigon, Ponchardier constitue un quatrième commando, le B4, à partir de renforts acheminés par le croiseur *Emile Bertin*. Du 25 au 30 janvier, les quatre commandos, aidés par les hommes du 1^{er} Régiment de fusiliers marins (1^{er} R.F.M.) et du Régiment blindé de fusiliers marins (R.B.F.M.), interviennent dans la région de Bien Hoa au nord-est de Saigon pour occuper Tan-Uyen. En février 1946, le commando devient groupement autonome et dépend directement de Leclerc. Le commando est finalement dissous le 17 septembre.

Pierre Ponchardier, surnommé « Le Ponch' » par ses hommes, se fait remarquer pour son incroyable caractère, à la fois insolent et leader, qui laisse de lui le souvenir d'un « baroudeur », détonnant parmi les officiers de Marine.

Il embarque comme pacha à bord de l'avisos *Commandant Robert Giraud*. Il est alors élevé au grade de capitaine de frégate.

En 1948, il est adjoint au commandement de la Marine sur le Mékong jusqu'en 1950. Il commande pendant cette affectation la Division navale d'assaut 8 (Dinassaut) basée à Long Xuyên. Il conduit alors plusieurs raids dans le golfe de Thaïlande, dans la plaine des Joncs et dans l'ouest de la Vaïco River. Il est ensuite nommé attaché naval du Général commandant les forces armées en Extrême Orient jusqu'en 1952. Auditeur au collège de défense de l'OTAN, il prend en 1954 le commandement du porte-avions *La Fayette*.

Il reçoit en 1956 le commandement de la Demi-Brigade de fusiliers marins pendant les opérations de « maintien de l'ordre » en Algérie selon le terme employé par le gouvernement. A partir d'éléments disparates, il met sur pied une unité de valeur avec laquelle il entreprend la pacification du difficile secteur de Nemours. Il est nommé l'année suivante Major général du port de Toulon.

En 1957, promu contre-amiral, il prend le commandement de l'Aéronautique navale en Méditerranée et exerce en même temps la présidence de la commission armée jeunesse avant d'être nommé sous-chef d'Etat-major général de la Marine l'année suivante. Il est promu vice-amiral en mars 1960 et occupe dès lors les fonctions de commandant de la zone maritime d'Atlantique sud et de commandant désigné de la base de Dakar.

Il décède le 27 janvier 1961 dans un accident d'avion sur l'aérodrome de Tambacounda au Sénégal. Il est fait Compagnon de la Libération par décret du 20 janvier 1946. Il est fait grand officier de la Légion d'Honneur et décoré de la croix de guerre 1939-1945, de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec 18 citations, de la croix de la Valeur militaire, de la médaille de la Résistance et de la médaille des Evadés.



17. COMMANDO TREPPEL : Charles Trépel (1908-1944)



Charles Trépel naît le 21 septembre 1908 à Odessa en Ukraine. Il quitte le pays avec sa famille au moment de la révolution bolchévique en 1917 pour s'installer à Wiesbaden, en Allemagne. En 1927, il se rend à Paris pour suivre des études à HEC puis en Angleterre pour étudier à la *London School of Economics* avant de rallier Berlin où il intègre la *Technische Hochschule*. En 1931, il obtient un diplôme d'ingénieur-électricien.

D'origine juive, l'arrivée des nazis au pouvoir le contraint une nouvelle fois à émigrer. Il décide de rejoindre l'une de ses tantes en France et s'installe à Paris. Naturalisé français à sa demande, il effectue son service militaire et trouve une situation dans l'édition.

En septembre 1939, il exerce à la Direction des Editions de Livres d'Art « Gründ ». Il est mobilisé le 13 septembre en qualité d'officier de réserve dans l'artillerie et sort de l'école d'application avec le grade de lieutenant. Le 6 juin, il est blessé sérieusement lors du bombardement d'Etampes.

Au moment de la démobilisation de 1940, il tente de rejoindre l'Angleterre en traversant les Pyrénées avec la complicité d'un oncle engagé dans la résistance. Il est arrêté à la frontière franco-espagnole le 27 juillet 1941 et enfermé à la prison de Barbastro. Il parvient peu de temps après à s'évader et à gagner la ville de Barcelone d'où il embarque sur un cargo grec qui le mène à Gibraltar en septembre 1941. De là, il parvient à rejoindre l'Angleterre.

Le 24 octobre 1941, il signe un engagement dans les Forces françaises libres. Après un rapide séjour au camp d'Old Dean où il sert comme instructeur d'artillerie, il prend contact en mars 1942 avec les Opérations combinées et obtient un détachement pour suivre le stage commando d'Achnacarry en Ecosse ouvert aux volontaires étrangers. Il est le premier français breveté commando britannique. En mai 1942, il rejoint les volontaires de Philippe Kieffer, arrivés au camp peu de temps après lui, et participe à leur formation.

Rattachés au Commando interallié n° 10, les Français séjournent au Pays de Galles jusqu'en mai 1943 avant de rejoindre le camp d'Eastbourne dans le sud de l'Angleterre. Elevé au grade de capitaine, Trépel prend la tête de la *troop n° 8* en juin 1943 et s'impose une discipline de fer pour mener ses hommes.

Un échange entre Trépel et son élève Hulot pendant une session d'entraînement révèle ses incroyables capacités de meneur d'hommes. Alors que la troupe composée



de 75 hommes se trouve un matin scindée en deux groupes en vue des marches d'entraînement, Trépel décide d'accompagner successivement chacun d'eux. Exténué à l'arrivée, l'aspirant Hulot se laisse tomber au sol et s'adresse à son chef : « Je suis épuisé, comment avez-vous pu faire cette *quick march* deux fois de suite ? ». La réponse du Capitaine fut immédiate : « C'est le mystère du commandement. Si vous le désirez, levez-vous, nous partons ensemble, ce sera mon troisième 10 miles, et vous verrez qu'on peut arriver à le faire deux fois ! ». Hulot ne s'est pas levé, mais Charles Trépel était homme à effectuer un tel exploit. C'est également un excellent linguiste qui parle couramment le français, l'anglais, l'allemand, le russe et le néerlandais, un athlète complet et un travailleur acharné. Maurice Chauvet livre en mars 1959 un poignant témoignage de l'homme qu'il a connu¹⁰ .

En octobre 1943, la Compagnie de fusiliers marins commandos est transformée en Bataillon. Jusqu'en mars 1944, les hommes participent à plusieurs raids de sondage sur les côtes françaises destinés à préparer le big one, un débarquement en force en Europe occidentale. Trépel prend part à l'organisation de ces opérations appelées *Hardtacks* en choisissant lui-même les hommes qui participeront à ses côtés aux opérations. En raison des mauvaises conditions climatiques et de la disponibilité des bateaux de la *Royal Navy*, ainsi que de divers autres facteurs, plusieurs raids vont être annulés dont le raid sur Berck-Plage auquel Trépel devait participer. Seulement six des opérations sur les dix prévues pourront être menées dans la nuit du 24 au 25 décembre.

Souhaitant ardemment faire ses preuves, Charles Trépel insiste pour participer au raid sur Wassenaar aux Pays-Bas. La mission : rapporter le maximum de renseignements sur les défenses ennemies situées dans une zone au nord de Scheveningen en particulier sur la plage, à l'intérieur des terres jusqu'au canal Aankver, sur les possibilités de le traverser, et sur les mouvements et heures des patrouilles ennemies.

Trépel embarque à 16h00 le 27 février depuis le port de Great Yarmouth sur la côte est de l'Angleterre. Il monte à bord de la MTB 682, une vedette rapide, et prend la tête du groupe formé de cinq de ses hommes : Roger Cabanela, Fernand Devillers, René Guy, Jean Hagnere et Jacquelin Rivière. Dans la nuit du 27 au 28 février 1944, avec deux heures de retard sur l'horaire prévu, l'équipe du raid prend place à bord d'un doris propulsé par un moteur silencieux. A proximité du rivage, ils sont transférés à bord d'un canot en caoutchouc qui leur permet de rejoindre la plage à 2h00.

Au moment où le commando passe du doris au radeau, des fusées colorées de signalisation sont aperçues dans le ciel au nord et au sud du point de débarquement puis au-dessus de la plage lors de la mise à terre. Quinze minutes plus tard, des hurlements qualifiés d'hystériques se font entendre pendant trois quart d'heure mais aucun coup de feu n'est rapporté. Jusqu'à 4h00 du matin, les fusées éclairantes laissent percevoir les silhouettes de trois hommes sur la plage. A 5h00,



comme prévu, le doris rallie la vedette sans avoir perçu le moindre signe de vie de l'équipe du raid.

Charles Trépel perd la vie durant la nuit, ainsi que ses hommes dans des conditions encore aujourd'hui inconnues malgré les nombreuses recherches entreprises par les autorités anglaises et hollandaises. Leurs corps seront retrouvés au moment de la Libération. Ils avaient été enterrés sommairement sous de fausses identités en qualité d'aviateurs de la Royal Air Force.

Il est élevé au rang de chevalier de la Légion d'honneur le 10 octobre 1946.

¹⁰ Chauvet Maurice, « Vie et mort de Charles Trépel », *Revue de la France Libre*, Paris, n° 116, mars 1959.
Disponible sur : <https://www.france-libre.net/vie-et-mort-de-charles-trepel/>



INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Généralités :

CORLOBE Michel, *L'Ecole des fusiliers marins. Documents et témoignages sur une école du Devoir*, Le Faouët, Liv'Editions, 1998

VELIA Anthony, « Le Centre Siroco ou l'instruction d'une guerre à l'autre », *Revue historique des Armées*, n° 276, 2014, pp. 120 à 121. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revuehistorique-des-armees-2014-2-page-120.htm>

Mémoires de fusiliers marins et commandos :

BOLLORE Gwenn-Aël, *J'ai débarqué le 6 juin 1944 : commando de la France libre*, Paris, Le Cherche midi, 2004

CHAUVET Maurice, *It's a long way to Normandy. 6 juin 1944*, éditions Jean Picollec, 2004

GAULLE (de) Philippe, *Mémoires*, Paris, Bouquins éditions, 2022

HATTU Guy, *Un matin à Ouistreham (6 juin 1944)*, Paris, éditions Taillandier, coll. Histoire, 2014

KIEFFER Philippe, *Béret vert*, Paris, éditions France-Empire, 1951

LETERRIER Paul et MASSIEU Benjamin, *J'étais fusilier marin à Bir Hakeim : souvenirs inédits d'un des derniers témoins*, Villers-sur-Mer, éditions Pierre de Taillac, coll. Mémoires, essais, biographies, 2018

MORSIER (de) Pierre, *Les corvettes de la France libre*, Paris, éditions France-Empire, 1972

PENFENTENYO (de) Alain, *Carnets de route*, Paris, éditions Stella Maris, 2015

SIMON Marceau, *1950-1952 Commando François. Du Cambodge à la frontière de Chine*, Toulon, éditions Presses du Midi, 2007

RONARC'H Pierre, *Les fusiliers marins sur le front de l'Yser (1914-1915). Souvenirs de la guerre du vice-amiral Pierre Ronarc'h*, Bruxelles, éditions de Schorre, 2016



Biographies de fusiliers marins et commandos :

BROTHER Eric, *Aventuriers de la France libre. Quatre garçons pour l'honneur de la Marine*, Paris, éditions L'Harmattan, 2012

GMELINE (de) Patrick, *Amyot d'Inville : Quatre frères pour la France*, éditions Charles Hérissé, 2004

LAGADEC Yann, *Un fusilier marin breton à Dixmude : le carnet de Lucien Richomme*, Pabu, éditions A l'Ombre des mots, coll. Grande Guerre 2018

MASSIEU Benjamin, *Philippe Kieffer. Chef des commandos de la France libre*, Villers-sur-Mer, éditions Pierre de Taillac, coll. Mémoires, essais, biographies, 2019

VELIA Anthony, « Pierre Ponchardier, un chef de guerre hors-norme », *Revue historique des armées*, n° 277, 2014, pp. 128 à 129. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revuehistorique-des-armees-2014-3-page-128.htm>

BEAU-LOFI Denise, *Il fallait y croire. Alexandre Lofi. Héros du jour J*, Vanves, édition du bout de la rue, 2013

LA RONCIERE (de) Bertrand, *Pierre Bastard, marin et baroudeur. Souvenirs d'un de ses officiers*, éditions L'Harmattan, 2011

Histoire des unités de fusiliers marins :

- Première Guerre mondiale (1914-1918)

BERTROU Antoine, *Souvenirs médicaux de la campagne des fusiliers marins (août 1914- novembre 1915)*, Paris, éditions Hachette Livre, 2016

BROISE Paul, *Le cimetière de Dixmude (octobre-novembre 1914) : récit d'un fusilier marin*, Paris, éditions Hachette Livre, 2016

FICHOU Jean-Christophe, « Les pompons rouges à Dixmude : l'envers d'une légende », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 240, 2010, pp. 5 à 21

LAOUEANAN Roger, *Des demoiselles au feu. L'épopée des fusiliers marins*, Spézet, éditions Coop Breizh, coll. Bretons dans la Grande guerre, 2004

LE GOFFIC Charles, *Dixmude : un chapitre de l'histoire des fusiliers marins (7 octobre-10 novembre 1914)*, Paris, éditions Hachette Livre, 2016



LE GOFFIC Charles, *Saint-Georges et Nieuport. De l'histoire des fusiliers marins (25 novembre 1914-6 décembre 1915)*, Paris, éditions Hachette Livre, 2018

LE GOFFIC Charles, *Steenstraete, un deuxième chapitre de l'histoire des fusiliers marins (1914- 1915)*, Paris, éditions Hachette Livre, 2018

MASSIEU Benjamin, *Les Demoiselles aux pompons rouges. La Résistance héroïque des fusiliers marins à Dixmude*, Villers-sur-Mer, éditions Pierre de Taillac, 2014

- Seconde Guerre mondiale (1939-1945)

FLEURY Georges, *Les fusiliers marins de la France libre. De Londres à Bir-Hacheim, de l'Italie au Rhin*, éditions B. Grasset, coll. Littérature, Paris, 1980

MAGGIAR Raymond, *Les fusiliers marins de Leclerc. Une route difficile vers de Gaulle*, Paris, éditions France-Empire, 1984

MASSIEU Benjamin, *Les Français du Jour J*, Villers-sur-Mer, éditions Pierre de Taillac, coll. Beaux-Livres, 2019

- Guerre d'Algérie (1954-1962)

BAIL René, *D.B.F.M. Demi Brigade des fusiliers marins*, Marine Editions, 2007

Histoire des unités de commandos :

- Commando François

FLEURY Georges, *Le Commando. Avec Pierre Pihan dit « Le Quintal », la saga des commandos en Indochine (1949-1954)*, Paris, éditions Grasset, 1983

- Commando Hubert

JUBELIN Frank et PESCADERE Roch, *Le Commando Hubert. L'élite des forces spéciales françaises*, Bâle, éditions du Fanal, 1999

- Commando Kieffer

FLEURY Georges, *Les Français du Jour J*, Paris, éditions Perrin, coll. Tempus, 2004

MASSIEU Benjamin, *Commando Kieffer. La Campagne oubliée (Pays-Bas 1944-1945)*, Villers-sur-Mer, éditions Pierre de Taillac, coll. Mémoires, essais, biographies, 2020



SIMONNET Stéphane, *Les 177 Français du Jour J*, Paris, éditions Taillandier, coll. Albums Illustres, 2019

SIMONNET Stéphane, *Nous les hommes du commando Kieffer : récits du 6 juin 1944*, Paris, éditions Taillandier, 2019

- Commando de Penfentenyo

DURANTIN Jean, *De Penfentenyo : Itinéraire du commando de marine (1954-1962)*, Caen, éditions Heimdal, 2010

GUILLEVIC Yannick, *Commando de Penfentenyo. 70 ans d'histoire*, Lanester, Association Iroko, 2019

- Commando de Ponchardier

BERNIER Jean-Pierre, *Le Commando des tigres. Les paras du commando Ponchardier*, Escalquens, éditions Grancher, 1979

ZANELLI Michel, *Les commandos de Ponchardier. A la vie à la mort. L'Indochine aventure de notre jeunesse (1945-1946)*, Caen, éditions Heimdal, 2018





Rédaction :

Musée de tradition des fusiliers marins

Conception graphique :

Cellule Multimédia de l'École des fusiliers marins



Janvier 2023

